

A. AUFFRAY

sainte

MARIE - DOMINIQUE

UNE ÉDUCATRICE FORMÉE PAR DON BOSCO

1837-1881

EMMANUEL  ITTE
éditeur

SAINTE MARIE-DOMINIQUE



SAINTE MARIE-DOMINIQUE
(1837-1881).

A. AUFFRAY

sainte
MARIE-DOMINIQUE

Une éducatrice formée par Don Bosco

1837 - 1881

EMMANUEL VITTE

ÉDITEUR

LYON, 3, place Bellecour - 10, rue Jean-Bart, PARIS

CUM PERMISSIONE SUPERIORUM :

E. CERIA,
Censor delegatus.
Augustæ Taurinarum,
die 16 Julii 1951.

IMPRIMATUR :

Lugduni 30^a Julii 1951
Em. BECHETOILLE
v. g.

*Tous droits de reproduction, de traduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*

COPYRIGHT BY EMMANUEL VITTE 1951.

Rencontre providentielle

Il est raconté dans la Vie de sainte Jeanne de Chantal que, invitée par son père à venir passer le Carême de l'année 1604 à Dijon, pour entendre la parole du bon évêque de Genève, saint François de Sales, elle y arriva le jeudi de la première semaine dudit Carême, et, dès le lendemain, elle fut au sermon du saint prélat. Or, au premier regard qu'elle jeta sur l'orateur, elle comprit que c'était lui qui désormais allait s'emparer de sa vie, pour de mystérieux desseins : « Voici pense-t-elle, le guide bien-aimé que Dieu m'adresse ». A la même minute, le prédicateur avait, de son côté, identifié cette nouvelle auditrice, en se disant : « C'est elle ».

Une rencontre, aussi providentielle, eut lieu le vendredi 8 octobre 1864, à Mornèse, petit village piémontais, aux confins de la Ligurie, au cœur du Montferrat. Ce soir-là, débouchait de la route arrivant de Gênes, pointe extrême d'un long périple, la Colonie de Vacances de Don Bosco, la première en date de toutes les colonies. Avec l'agrément gracieux des chemins de fer nationaux, elle avait fait un tour impressionnant, plus de 200 kilomètres, jusqu'au grand port de mer italien. Et ces 90 enfants revenaient, par petites étapes, à Turin, à pied, invités de-ci de-là, par de généreux amis. A Mornèse, c'était Don Pestarino, ami de fraîche date du Saint, qui avait prié Don Bosco de s'arrêter, avec ses garçons, sous son toit. Dans ce village il avait, en effet, quelques années plus tôt, fondé un embryon de communauté religieuse de femmes et il voulait recueillir sur place l'avis du grand éducateur sur sa modeste initiative.

Cette troupe tapageuse arriva, musique en tête, avec le jour

baissant, et, dès le lendemain, comme il en avait coutume, Don Bosco se mit en devoir de préparer par la parole et de longues séances au confessionnal, cette excellente population à communier le dimanche pour tous ses défunts : c'était le moyen quasi infallible découvert par son zèle pour décider tout le monde aux sacrements. Chaque soir il conviait donc au pied de sa chaire ces braves paroissiens. Parmi les plus assidus se trouvait une jeune fille du village. Marie-Dominique MAZZARELLO, aînée des enfants d'un fermier, qui habitait à une demi-heure du bourg. Or, dès le premier soir, elle sentit, à fixer le père de cette jeunesse, qu'entre lui et elle, un lien très fort allait se tisser. Lequel ? Elle l'ignorait encore, mais sa certitude, quoique sourde, n'hésitait pas. Aussi, non contente du sermon entendu à la paroisse, se glissait-elle chaque soir, à l'étonnement presque scandalisé de sa parenté, au milieu des garçons du saint, pour l'entendre, une fois de plus, après les prières récitées en commun avec cette jeunesse, parler à son auditoire des choses de Dieu. A sa cousine qui lui faisait presque un reproche d'un tel sang-e, elle répondait : « C'est un saint, c'est un saint : et je le sens. »

Elle ne se trompait pas.

La même amitié surnaturelle qui avait lié jadis sainte Claire à saint François d'Assise, sainte Thérèse à saint Jean de la Croix, sainte Jeanne de Chantal à saint François de Sales, Monsieur Vincent à Louise de Marillac, allait, en cette dernière partie du XIX^e siècle, unir la jeune paysanne de Mornèse au petit pastoureau de Castelnuovo d'Asti. Ce sera elle qui, côté femmes, se verra chargée par le Ciel de travailler, sous la conduite de ce guide incomparable, au salut de la jeunesse populaire, laissée pour compte, abandonnée de tous, même du clergé, à cette époque-là. Et elle y réussira merveilleusement.

*
* *

Elle y réussira parce que, d'abord, elle comptait dans son jeu presque tous les atouts.

... Une mère et un père admirables, le père plus que la mère,

qui mettait au sommet de tous ses devoirs sa mission d'éducateur, par son exemple de chrétien fervent, communiant chaque dimanche, et par sa surveillance aussi continue qu'intelligente.

... Toute une nichée de frères et sœurs — 4 frères, 3 sœurs — sur lesquels, à titre d'aînée, elle pourra se faire la main, s'entraîner à l'art de guider un petit monde.

... Un conseiller, l'abbé Pestarino, si bon, si évangélique, si zélé, qu'en peu d'années il avait fait passer la paroisse où il résidait, sans en être curé, du plus strict jansénisme à la pratique de la communion dominicale, et même, pour quelques-uns, quotidienne.

... Sous ses yeux, au foyer, l'exemple de toutes les vertus.

... Au fond de son cœur, un monde de désirs la poussant sans cesse à la pureté, au don de soi, aux saintes fatigues.

... Enfin, ce soir du 8 octobre, un saint. Un saint sur sa route, et quel saint ! Maître en spiritualité, éducateur sans rival !

Quelques ombres, sans doute, près de ces rayons. Il en fallait pour maintenir cette âme en humilité, offrir à ses efforts un champ de luttés, et aussi montrer à tous, pauvres pécheurs et même récidivistes que nous sommes, que la sainteté n'est pas un héritage, qu'on trouve, comme la royauté, dans son berceau de dauphin, mais une conquête quotidienne de la nature par la grâce.

Eh oui, elle n'avait pas que des poussées vers en haut, cette jeune paysanne, assoiffée d'absolu ; elle en ressentait aussi vers en bas.

Elle était gourmande, par tempérament, avec des regards sans cesse tentés par la rangée des pots de confiture, et pas seulement tentés. Elle était coquette, amie des couleurs voyantes et des vêtements bien coupés. Elle débordait d'amour-propre, visant toujours aux premières places et y arrivant ; cassante par esprit de domination. A l'église, elle adorait l'autel et le tabernacle, mais elle ne cachait pas son aversion pour la chaire et le confessionnal ; ce dernier, parce que son orgueil devait

s'humilier et sa patience y subir d'interminables exhortations ; et la chaire, parce que les sermons passaient toujours au-dessus de sa tête.

Mais, mais, en face de ces misérables handicaps, auxquels, on peut joindre une ignorance fatale dans ces villages sans écoles, que de dons merveilleux !

Cette pureté, qui la mène à l'âge de treize ans à l'autel de la Vierge, parce qu'elle sent obscurément que son amour, comme tout amour, exige le don absolu de son être, corps et âme.

Cette horreur, comme instinctive, du péché délibéré.

Cette passion de l'Hostie, qui la réveille la nuit pour jeter un regard d'adoration vers la lampe eucharistique ; qui la conduisait chaque matin, avec sa sœur plus jeune, au grand Sacrifice des chrétiens.

Cette aversion quasi innée — et si rare en ces contrées — pour toute piété trop extérieure, trop expansive, en attitudes et remûment de lèvres.

Cette attirance invincible vers la jeunesse, guettée de toutes parts par la présence des forces mauvaises.

Cette activité inlassable, cette haine de l'oisiveté : « Personne ne peut dépasser notre Mère ; elle travaille pour trois », diront plus tard ses religieuses.

Cette union à Dieu qui lui fait déplorer le quart d'heure où elle n'a pas pensé à lui.

Cette élévation de la moindre occupation à un niveau de grandeur émouvant : « Engageons-nous, dit-elle à sa fidèle compagne de travail, pour que chacun de nos points de couture soit un acte d'amour de Dieu. »

Et, surtout, le don de sa vie aux pauvres, aux affligés, aux tourmentés, aux malades, ce don qui va lui mériter l'épreuve, qui, en coupant sa vie en deux, la lancera dans sa direction définitive.



Mais avant que cette fièvre providentielle s'abatte sur elle, avant que s'achève cette première partie de son existence,

fixons-la un instant. Demain, physiquement, ce ne sera plus elle ; aujourd'hui il est encore temps de la dépeindre.

Elle était plutôt grande. Elle était très forte, solide, vraie Piémontaise, qui ne rêve pas, qui a les pieds bien sur terre, qui ne rechigne jamais au travail. « Dans les champs je défie tout garçon » avançait-elle sans peur d'être contredite. Au soir de sa béatification, quand on présenta au Pape l'image de la Bienheureuse et le reliquaire, finement ciselé, qui contenait une de ses vertèbres, Pie XI eut deux jolis mots : « Vertèbre de femme forte », dit-il. Puis, regardant la portrait aux mains solides : « Ce sont les mêmes mains que celles de saint Jean Bosco, mains d'une travailleuse énergique. » Elle l'eût été sur les champs paternels ; elle le sera autrement sur le champ des âmes.

Belle ? Non. Mieux que cela. Un visage tout en âme, dont, le regard semblait diffuser une lumière intérieure. Adolescente, jeune fille, elle passait au travers des tentations, portant au front le signe de Dieu ; au cœur, un seul amour, qui ne lui fait même pas apercevoir ceux de la terre, contemplant passer sa sagesse et son innocence, écoutant son rire franc et sa parole vive. Belle jeunesse paysanne, que tous se disputeront, surtout les affligés, car, devant la souffrance, sa sensibilité devenait maternelle ! C'est ainsi qu'une épidémie de typhoïde s'étant déchaînée sur le village, on la vit multiplier ses soins auprès des fiévreux. La famille qui l'eut comme infirmière était de sa parenté. Elle en sauva, un à un, tous les membres. Mais en ce temps de prophylaxie rudimentaire, elle négligea les précautions, et, à son tour, tomba, frappée du terrible mal, victime de son dévouement.

Et ceci se passait en 1864. Don Bosco avait alors 49 ans et Marie-Dominique, 27.

Ce fut la jour de l'Assomption que s'écroula celle que tout le village avait baptisé *la Sœur de Charité*. Le mal avait dû incuber pendant une huitaine ; maintenant il triomphait. Le terrible microbe, multiplié à l'infini, lui dévorait sûrement l'intestin. En ces époques-là, la thérapeutique se bornait à bien peu ; quinine et enveloppements glacés, pour couper la fièvre, ou tout au moins l'empêcher de monter : tout s'arrêtait là. A la nature, si elle était saine, de faire le reste !

La malade lutta pendant des semaines contre l'infection. Deux mois seulement après, pour la Madone du Rosaire, elle put à nouveau se tenir debout. Dans une vie de chrétien, la maladie est toujours, avec la mort, la pierre de touche qui révèle la qualité du métal. En ces deux mois, la famille de Marie-Dominique eut le temps d'admirer la trempe de celui-ci. Jamais de gémissements, toujours le sourire, des exigences réduites au minimum, et la prière aux lèvres. Qui lui rendait visite s'en retournait meilleur, tel ce vieux pécheur scandaleux, son voisin, qui, à sa prière si touchante, finit par retourner sa vie.

Au printemps suivant, avec les premiers travaux de la terre qui reprirent, elle crut qu'elle pourrait retourner aux champs. Hélas ! Elle dut bien vite avouer que le mal l'avait atteinte aux profondeurs de l'être. Elle était vidée de toutes forces. Elle, jadis si vigoureuse, se sentait prostrée à la moindre fatigue. Sa douleur fut grande, mais son parti rapidement pris. Que d'âmes,

au lendemain d'une telle secousse et face à cette impuissance physique, auraient glissé tout naturellement vers un repos mitigé ! Elle pas. Elle pria, réfléchit, se recueillit en Dieu et décida que sa vie serait désormais consacrée à la jeunesse qui l'entourait et dont nul ne s'occupait. La sainte naissait.

Quelques années plus tôt, le bon Don Pestarino avait fondé à Mornèse un mouvement de jeunes femmes, religieuses dans le monde, acceptant une règle commune, un nom spécial : *Pieuse Union des Filles de l'Immaculée*, et, pour objectifs, la sanctification personnelle et l'apostolat paroissial. Tout naturellement, quand Marie-Dominique songea à se consacrer à cette œuvre d'éducation chrétienne, ce fut dans ce groupe qu'elle alla choisir sa compagne de travaux : elle s'appelait comme elle, Mazzarello Pétronille.

Pour procéder avec méthode, les deux jeunes apôtres se posèrent la question : comment, par quel moyen sympathique attirer à soi les jeunes filles du pays, pour les amener, dans un deuxième temps, à une belle vie d'âme ? Le sens pratique des Mazzarello eut vite répondu : on leur apprendra à coudre et à couper. Mais pour devenir des maîtresses, il fallait d'abord connaître à fond le métier. Elles se mirent donc toutes deux en apprentissage chez le tailleur du village, six mois ; et six autres chez une couturière, qui leur donna des leçons de coupe pour dames et leur passa sa clientèle. Ainsi armées, elles se lancèrent et un humble ouvrier accueillit fillettes et adolescentes du village.

A ce modeste atelier, elles durent bientôt accoler un minuscule orphelinat pour enfants abandonnées ou fillettes de veufs incapables de s'occuper de leurs petites. En peu de temps, on atteignit le nombre de sept, puis de douze.

Et ce triptyque se compléta par l'ouverture d'un patronage, lieu de divertissement dominical, de refuge, de protection aussi, car cette jeunesse était guettée, même dans ce gros bourg, même alors, par de terribles ennemis, le bal en tête.

On parle de la fureur de danser des Flandres, mais ce n'est rien, absolument rien, comparée à celle du Montferrat.

Un vieux dicton piémontais le dit avec force :

Turinois e Monfrin.

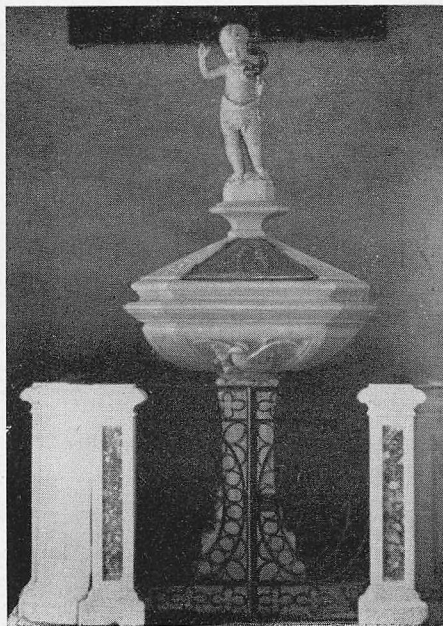
Pan, e vin, e tambürnin.

Manger, boire et danser, c'est tout le pays de Turin et c'est tout le Montferrat. Les *asti spumanti* absorbés par des générations de bons Piémontais ont communiqué aux jambes de là-bas une trépidation formidable. On y dansait à tout propos : on dansait aux fêtes de la Madone, on dansait aux fêtes des saints protecteurs du village, on dansait aux grandes solennités de l'Église, on dansait au temps des foires comme pour les fêtes publiques. Tous ces villages du Montferrat, qui manquaient de divertissements, guettaient la moindre occasion pour se rabattre sur celui-là. Et le démon y trouvait son compte. Pendant le bal, cela va de soi, mais après aussi, après surtout, au retour, très tard, dans la nuit sombre, hélas ! Trop de scandales locaux avaient éclairé Marie-Dominique sur le péril de pareilles réunions ; aussi leur avait-elle déclaré une haine à mort. De quelle façon intelligente mena-t-elle la lutte ? En retournant l'arme contre celui qui s'en servait. Un orgue de Barbarie fut loué, et la maison retentit du bon tapage, d'une jeunesse martelant, à longueur de soirées, le plancher de la demeure. Sur la place le bal public déserté éteignait un à un ses lampions, mais au patronage on dansait avec entrain, dans le Seigneur.

Objet de tracas, de persécutions, d'ennemis de toutes sortes, que nous grouperons plus loin, cette triple création tint bon quand même, imposa le respect à tous, commença à moissonner d'heureux fruits de salut. Sans le savoir, parce que les vrais apôtres, à l'affût de toute innovation heureuse, finissent inmanquablement par se rencontrer, Marie Mazzarello avait décalqué, dans son humble village, les initiatives de saint Jean Bosco, et, sans le savoir aussi, elle lui avait préparé un terrain, bien pauvre sans doute, presque misérable, mais d'où allait rayonner une splendeur nouvelle d'apostolat. Les plus grandes choses qui se font dans le monde ont toujours de petits commencements.



Maison
où naquit la Sainte,
à Mornès (Piémont).



Au point de départ
de toute sainteté :
Le Baptistère
de Mornès.



La Basilique de Notre-Dame Auxiliatrice, à Turin, vue en songe par saint Jean Bosco. La Maison-Mère de ses Œuvres. Au centre de la place, la statue du Fondateur des deux Congrégations Salésiennes.

Le calme que montrait Don Bosco, pour amener de la pénombre des projets, aux premiers linéaments de vie, chacune de ses grandes créations, est quelque chose de déconcertant. Voilà des années qu'il médite de faire pour l'adolescence féminine ce qu'il a fait pour l'autre. Tout l'y pousse : le Ciel, la terre, ses amis, le Pape, sa future clientèle elle-même ; il sait, depuis une certaine rencontre, en un wagon de 3^e classe avec Don Pestarino, quelles forces il mobilisera pour attaquer l'affaire, — mais il ne se presse pas. Cela se fera à l'heure voulue de Dieu, et qu'un petit signe lui indiquera. Alors, il attend.

Pourtant trois de ses rêves — ces rêves qui en mille circonstances lui ont signifié la volonté du ciel — ont clairement parlé. Le premier remonte à l'époque où, expulsé de partout, il cherchait un toit pour abriter ses enfants. Il s'est vu une nuit, en songe, cheminant rue Cottolengo, avec, à sa droite, la Maison Pinardi, futur berceau de ses œuvres, et à sa gauche, la Maison Moretta, au voisinage de laquelle allait surgir la Maison-Mère de ses religieuses. Tandis que la Madone lui désignait la première de ces demeures pour qu'il en prît possession et en purifiât l'atmosphère, sa voix lui murmurait : *Hinc, inde, gloria mea* : d'ici et de là la gloire de mon nom se répandra sur l'univers. D'ici, c'est-à-dire de la Maison Mère des Salésiens ; de là, c'est-à-dire de la Maison Mère des Sœurs Salésiennes. Vision très claire des deux Sociétés religieuses qui, un jour, collaboreront.

Dans un autre de ses songes, il se voit discutant avec la Marquise de Barolo, fondatrice de deux abris pour jeunes filles, qui prétendait confiner le Saint au secteur des garçons.

« Occupez-vous de ceux-ci, lui intimait-elle, et laissez-moi les filles.

— Pardon, Madame la Marquise, répliquait Don Bosco, mais Notre-Seigneur est venu sur terre pour sauver filles et garçons.

— Je le sais, je le sais, mais...

— Alors, moi aussi, je dois travailler à ce que son sang soit bienfaisant aux uns comme aux autres. »

Une vision, beaucoup plus précise encore, le transporta une nuit sur la plus grande place de Turin, *Piazza Vittorio*.

Une foule de jeunes filles y prenait ses ébats tapageusement. Mais dès que Don Bosco parut, toutes d'accourir près de lui, pour le supplier de prendre soin d'elles.

— Mais ce n'est pas ma mission, protesta-t-il. J'ai bien assez de travail avec mes garçons.

Alors un groupe de grandes se détacha de la masse, et, d'un air suppliant : « Devons-nous donc rester toujours abandonnées ? »

Ce songe traduisait, en un rêve, une scène qui, de l'aveu de Don Bosco, se renouvelait fréquemment, aux portes de sa maison. Dans une lettre de la Marquise Fassati à sa mère, la Comtesse Rodolphe de Maistre, nous relevons en effet ces lignes : « Je ne sais pas si vous savez que Don Bosco va s'occuper d'une fondation féminine. Il paraît que les petites filles de son quartier s'attroupent souvent autour de lui, quand il passe, et lui disent : « Prenez-nous aussi comme les garçons. Il n'y a personne qui pense à nous. »

Ces multiples pressions aboutirent, en mai 1871, à un sérieux débat au sein du Grand Conseil des Salésiens. Ce soir-là, le Saint s'ouvre enfin, de façon très nette, de son projet, devant les principaux de ses fils : « On m'a souvent demandé, dit-il, d'entreprendre une œuvre pour les jeunes filles, comme nous l'avons fait pour les garçons. Il me semble que cette œuvre est dans les desseins de la Providence. Pendant tout ce mois de Marie, nous demanderons donc à Dieu de nous éclairer sur cette importante décision à prendre. »

A la fin du mois, le vote de ces bons Pères fut unanime pour approuver la nouvelle création.

Le Saint l'exposait dans les grandes ligne au Pape Pie IX, deux mois après : « Votre projet, lui dit son grand bienfaiteur, me semble utile à la gloire de Dieu et au bien des âmes. Les religieuses feront pour les jeunes filles ce que les Salésiens font pour les garçons. Préparez les Constitutions et commencez l'œuvre. Tout marchera, je vous l'assure. »

*
* *

Ce désir du Pape fut le signal attendu. Don Bosco partit, d'autant plus décidé maintenant que le nombre des élèves de Mornèse et, plus encore, celui de leurs maîtresses, allait croissant, que c'était une bénédiction !

Quel dommage que précisément, en ce moment-là, il fit la seconde maladie mortelle de sa vie, une fièvre qui, pendant des semaines, le tint entre la vie et la mort, à Varazze, dans un de ses collèges de la Riviera italienne ! Mais qu'à cela ne tienne, on se passa de lui pour nommer la Supérieure Générale !

L'élection eut lieu le 29 janvier 1872, fête de saint François de Sales. Au premier tour, sur 27 électrices, 21 choisirent Marie-Dominique, que cette charge épouvanta au point qu'elle remit tout de suite ses pouvoirs aux mains de la Madone. Bel acte d'humilité et de dévotion filiale ! Mais comme un commandement visible est nécessaire à une troupe d'action, la Sainte Vierge dut repasser, sur l'heure, tout le détail de l'emploi à la Bonne Mère et lui abandonner les rênes de la direction.

Il s'agissait maintenant de baptiser cette jeune armée et d'imposer à chacune de ses unités un costume. Pour le costume, ce fut vite fait. Si l'on eût écouté Don Bosco, il n'y en aurait pas eu. Un vêtement sobre, digne, sombre lui paraissait suffisant. Mais ses nouvelles religieuses avaient, disaient-elles, besoin de cet habit pour mieux asseoir leur autorité : le saint s'inclina. A Paris, en mai 1883, rendant visite au célèbre couvent des Bénédictines de la Rue Monsieur, il constata, avec une joie non déguisée, que ces moniales portaient le même costume que ses filles : du blanc et du noir, un voile et un crucifix, le minimum pour les distinguer de la foule. Pour le nom, il y

avait pensé depuis longtemps. « Dites à nos bonnes filles, écrivait-il un jour à la Mère, que nous ferons ensemble un de ces jours la grande promesse de vivre et de mourir en travaillant au service du Seigneur, sous le beau nom de *Filles de Marie Auxiliatrice*. »

Ce jour, qu'il avait choisi pour le baptême, fut le 5 août 1872, où le Saint, totalement ressaisi, vint présider la première cérémonie de vêtue et de profession. Quinze religieuses prirent l'habit, et onze émirent leurs vœux. La sainte rayonnait de bonheur, d'autant plus que Don Bosco, soulevant les voiles de l'avenir, fit entendre à cette pauvre petite troupe qu'elle n'était que l'avant-garde d'une grande armée qui envahirait la terre. « Restez fidèles ; gardez-vous humbles et mortifiées et le Seigneur vous bénira. Il vous enverra beaucoup d'élèves, beaucoup de vocations. Votre Institut se répandra dans le monde entier. Par vous la Sainte Vierge veut faire beaucoup de bien aux jeunes filles, aux enfants du peuple... »

Cette prophétie devait se réaliser, merveilleusement, au delà même de ses termes, comme nous le verrons un peu plus loin, parce que Don Bosco pour façonner et aguerrir cette nouvelle troupe lui avait mis en mains le secret du triomphe, une formule de spiritualité bien faite pour l'époque, et qui, sans en avoir l'air, tendait à la mort impitoyable de l'égoïsme humain. Aimée, agréée, pratiquée, elle devait, avec l'aide de la souffrance, cette artiste incomparable, produire une fleur exquise de sainteté : *Mère Marie-Dominique Mazzarello*.

Cette formule d'ascétisme, la première armée de Don Bosco, la Société Salésienne, l'avait adoptée avec succès, depuis vingt ans. La seconde pouvait donc, sans crainte, se laisser guider par elle.

Fort simple dans sa substance, cette règle de conduite jetait à la base de l'édifice spirituel une activité débordante, une passion folle de travail, parce que le travail c'était d'abord du péché en moins, puis l'expression de la flamme intérieure, dévorant l'âme de l'apôtre, le secret de la bonne marche de toute l'équipe et le secret aussi du rendement maximum.

Mais de sa nature, ce travail intense, presque fiévreux, pourrait vider l'âme de sa substance spirituelle, et cela à une heure où la prière est plus nécessaire que jamais, plongés que nous sommes dans un milieu imprégné de ferments de mort : il faut donc non seulement ne rien retrancher à l'oraison, mais la doubler, la tripler, la décupler par la prière-action, qui sera une façon toute moderne de se tenir en présence de Dieu.

La Passion du Christ qui doit s'achever par nous, la Rédemp-

tion dont nous sommes tous les ouvriers, devront nous trouver prêts à charger notre croix quotidienne : pas celle que nous aurons choisie, mais celle que le Ciel nous enverra. Activité épuisante, belle humeur constante, face à tout le fâcheux des jours, patience inaltérable au milieu de la jeunesse, tels seront les trois aspects principaux de cette pénitence toute moderne.

Pénitence qui ne jugulera pas cependant tous les assauts du monde et de l'enfer. Ils essaieront de nous reconquérir. Alors la tempérance, ce frein victorieux, nous garera de tous nos appétits mauvais : de celui du boire et du manger par la *sobriété*, de celui de la chair par la *chasteté*, de celui de l'orgueil par l'*obéissance* et l'*humilité*, de celui de l'égoïsme par la *pauprété*, et de celui de la violence par la *douceur*.

Un dernier pas à franchir, et l'on atteint le sommet de la montagne : ce sera le don total, inconditionné, de nous-mêmes. On ne s'appartiendra plus, on sera à tous ceux qui, autour de nous, représentent le Christ.

* * *

Cette somme de sagesse spirituelle, si humaine, si simple et si complète, Mère Marie-Dominique l'avait traduite en actes dans sa vie quotidienne. A l'imitation de saint Jean Bosco, elle accrut encore son ardeur au travail. Au début de l'Œuvre, on la voyait servir les ouvriers pour hâter les constructions ; à la cuisine, à l'ouvroir, à la lessive elle était toujours la première. Ramener de la rivière l'âne de la communauté, tout chargé de linge, ne lui faisait pas peur. « Vous autres, disait-elle un jour à ses Sœurs plongées dans les études, vous autres avec vos études, vos diplômes, votre grand savoir, vous ne savez pas peler les pommes de terre, nettoyer les choux, laver les marmites comme nous, qui avons pioché la terre. » Infatigable travailleuse, elle le demeura toute sa vie.

Parallèlement à cette ardeur à la besogne, les prières de la Mère ne cessent guère, car elle avait, pour son compte, adopté avec ferveur cette prière-action que lui suggérait son Maître.

Rappelons-nous son ingénieuse entente avec sa compagne de fondation : « Chacun de nos points de couture sera un acte d'amour de Dieu. »

Comme chacune de ses souffrances quotidiennes — et Dieu sait si elle en fut abreuvée ! — était prise par la sainte pour ce qu'elle était : une occasion offerte par le Ciel de collaborer au salut de ses frères. Au chapitre suivant, nous ferons la somme approximative de ce qu'elle endura pendant les neuf années de son supériorat, pour asseoir sa Société religieuse ; eh bien, jamais on ne la vit quitter son bon sourire d'acceptation. Ce n'est pas elle qui aurait couru derrière la croix ; mais toutes celles qui se présentaient, elle en chargeait bravement ses épaules. La formule de pénitence de son guide était passée dans sa vie et elle l'enseignait à ses filles : « *Mortifions-nous, leur disait-elle, en travaillant beaucoup et pour Dieu seul ; en observant la règle ; en ne quittant jamais nos enfants ; en nous faisant tout à tous avec charité. Voilà notre pénitence.* »

Tous ceux qui ont étudié de près ces années de fondation, à commencer par le bon Pape Pie XI, ont souligné avec insistance la vertu qui semblait dominer dans sa vie : l'humilité et sa fille l'obéissance. Du tout petit bagage de connaissances humaines qu'elle possédait, elle se glorifiait toujours, tout en travaillant à le grossir. Aussi, la voyait-on s'asseoir comme la plus docile des élèves aux cours d'une des premières religieuses qui, munie de fortes études, s'était offerte comme maîtresse de ses Sœurs. Quand au début de la Société, Don Bosco, l'homme pratique par excellence, eut imposé à cette communauté naissante deux Sœurs de Sainte-Anne de Turin, expertes en ascétisme religieux, pour former un peu à tout ces bonnes filles de la campagne, les deux monitrices n'eurent pas de sujette plus appliquée que Marie-Dominique dont les 37 ans raffolaient d'obéissance. Aussi, peu de mois après, se retirèrent-elles édifiées : « Mère Marie-Dominique n'a plus rien à apprendre de nous, disaient-elles, son humilité achèvera sans effort notre œuvre. »

Cette humilité allait même trop loin. Ainsi, quand elle fut réélue, une seconde fois, Supérieure Générale, elle chargea son confesseur d'une requête auprès de Don Bosco :

« Dites-lui, je vous en prie, que je ne suis pas capable de me diriger moi-même ; encore moins les autres. » Et elle insistait sur son tout petit savoir.

« Vous ne savez rien, lui répliquait ce bon religieux, mais vous connaissez au moins les principaux mystères de la Foi.

— Oui, mais cela ne suffit pas pour diriger une Congrégation.

— Eh bien, pour Don Bosco, cela suffit ; avec l'obéissance s'entend.

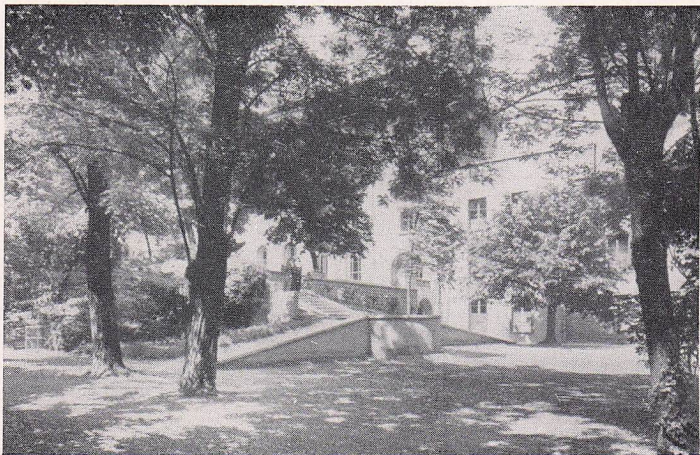
En cela, la pensée du grand apôtre rejoignait celle de sainte Jeanne de Chantal qui disait, avec beaucoup de sagesse, et sa longue expérience : « A nous autres femmes, il faut peu de science, mais beaucoup d'humilité, de simplicité et d'amour. »

Ils avaient raison tous les deux, car très souvent, cette humilité chrétienne s'accompagne d'un don de gouvernement pas ordinaire. Le même Pape Pie XI se plaisait à le mettre en regard de l'effacement de la Sainte : « Cette petite paysanne n'a qu'une formation rudimentaire, mais elle laisse voir tout de suite un riche talent, le don de gouvernement. Le fondateur, profond psychologue, a tôt fait de reconnaître cette valeur et de l'utiliser. Sur ce talent la fondation fut solide. Bien plus : il y eut progrès rapide et prospérité merveilleuse. »

Cet art de gouverner, de commander, elle l'avait appris dans l'exercice de l'obéissance, qu'elle apportait totale à son Père en Dieu. Faire ce que veut Don Bosco était sa consigne, et cette consigne, elle la passait constamment à ses filles : « Vivons, disait-elle, comme s'il était là, à deux pas de nous, nous commandant lui-même. « Quelle chance providentielle eut cette jeune Société, d'avoir trouvé, à son berceau, cette merveilleuse alliance d'une sagesse étonnante et d'une docilité sans égale ! On frémit à la pensée que Don Bosco eût pu rencontrer pour cette tâche un esprit de femme personnel, dont la demi-culture eût opposé ses vues à celles du fondateur, très attachée à ses manières de voir, et tentant de mille façons de les faire agréer : c'est assez courant de ce côté-ci de l'humanité, Il en serait résulté du joli ! — Par bonheur, ce fut le contraire. La loi de la Mère Marie-Dominique fut toujours l'effacement.



La Villa Pastré à Marseille, vue en songe par Don Bosco. Elle abrite le noviciat de la Province du Midi et de multiples œuvres féminines.



La Maison Provinciale (Nord et Centre) de Lyon.
Noviciat. École de Cadres.



Se pencher sans
cesse sur l'en-
fant, pour en
faire une jeu-
ne fille et une
femme chré-
tienne.



Un flot de petits enfants encadrés par leurs sœurs aînées.

C'est pour avoir choisi cette position qu'elle mérita de devenir la Mère d'une immense famille religieuse. On se rappelle cette doléance de la Supérieure Générale des Sœurs de Nevers, qui tenait sous sa forte houlette sainte Bernadette : « Vraiment, gémissait-elle, je ne comprends pas la Sainte Vierge qui est allée chercher cette petite pastourelle, quasi illettrée, pour porter son message à la terre, comme si en ce temps-là, il n'y avait pas, dans la région même, des jeunes filles aussi instruites que distinguées, qui... » Voilà une bonne Mère qui s'y entendait peu dans la politique du Ciel. Et pourtant, elle ne devait pas ignorer la parole de l'Écriture : « Ce sont les humbles que Dieu choisit toujours. » Ceux-là ne se gonflent pas et les lumières du Ciel triomphent sans obstacle ni écran dans leurs cœurs. L'Église chante cette vérité, tous les soirs, à l'office de Vêpres, à la minute du *Magnificat*, tombé des lèvres de la plus humble et de la plus grande des créatures.

Notre Sainte, elle, se faisait si petite, si effacée, elle s'efforçait tellement de se faire oublier qu'on la croyait tout ordinaire. C'est Pie XI — encore lui ! — qui vit clair en la déclarant *extraordinaire dans l'ordinaire*.

L'explication ? On l'a devinée. Un foyer interne brûlait, et ce foyer communiquait sa flamme à toute cette existence. Cette âme était absorbée par le Christ, saisie par le dedans ; ou, si l'on préfère, perdue en Lui. Et avec cela, cependant, les pieds touchant toujours terre ; Marthe et Marie tout à la fois. Admirable synthèse ! Un merveilleux élan intérieur alimentant une application de toutes les minutes aux besognes humbles et familières. Les deux vers de Verlaine :

*La vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles,
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.*

Ici l'amour surabondait...

Montait-il, s'élançait-il jusqu'à la contemplation ? Nous ne le pensons pas. La contemplation mystique est un don de Dieu ; ce n'est pas une condition nécessaire de salut. On peut marcher par la voie la plus basse et, en même temps, être très élevé

aux yeux de Dieu. Ce devait être le cas de Marie-Dominique, et de bien d'autres saints, disciples de cette école spirituelle. Leur union à Dieu est celle de la volonté, tout entière conforme à la volonté de Dieu, totalement occupée de Lui, ne laissant subsister aucune trace de l'amour de soi. L'âme vit alors dans un tel oubli de son intérêt propre, qu'il lui semble en quelque sorte n'avoir plus d'être, ou que son être est devenu pour ainsi dire l'être de Dieu.

C'est à ce point de perfection qu'était arrivé saint Jean Bosco. C'est à ce point de perfection que parvint, croyons-nous, sainte Marie-Dominique.

*
* *

Et cette magnifique construction de sainteté fut élevée en neuf pauvres petites années.

Et l'architecte, Don Bosco, ne passa que quatre fois sur le chantier pour voir si tout allait bien.

Et l'édifice monta sans arrêt, en dépit des tempêtes déchaînées par les hommes, les choses et les enfers.

Comme le P. Olivaint, un des martyrs de la Commune, avait raison d'écrire sur son cahier de retraitses : *Pour faire un saint, il faut plus de courage que de temps !*

L'artiste incomparable

Du dedans, cette admirable sainteté provenait, après la Grâce de Dieu, de la doctrine spirituelle enseignée par son guide, saint Jean Bosco ; du dehors, des coups incessants de ciseau que la douleur donna à cette âme d'élue. Depuis sa fièvre typhoïde elle ne lâcha jamais sa victime. Compagne aussi fidèle que cruelle. A certaines heures, même, elle s'acharna avec une violence obstinée qui aurait déconcerté des chrétiens médiocres ignorant que les préférés du Christ participent toujours plus intimement à sa Passion.

Ce qu'elle souffrit, par exemple, de l'incompréhension de ses compagnes de la *Pieuse Union des Filles de l'Immaculée*, qui, au lendemain de la fondation de son ouvroir, l'accusèrent nettement de vouloir se singulariser, en remonter aux autres, se tailler un petit fief indépendant : « Regardez-moi celle-là qui veut nous donner des leçons d'apostolat ; elle ferait bien mieux de... » Cette animosité alla même si loin que, sur le conseil de Don Pestarino, Marie-Dominique dut tout quitter et rentrer, comme après un échec, chez ses parents. Un mois après on dut la rappeler en hâte, car rien ne marchait plus ; mais ce mois d'exil, quelle souffrance pour un être sensible !

Moins grande cependant que le serrement de cœur éprouvé au départ définitif de la maison paternelle, car elle avait vite compris qu'elle se devait toute à ses petites, même la nuit, qu'ordinairement elle venait passer sous le toit familial ; et elle décida de quitter les siens. Sa mère s'y serait opposée ; elle devait avoir quelqu'un en vue qu'épouserait sa fille aînée, et puis c'était vers la misère qu'elle la voyait partir. Le père,

lui, comprit sur l'heure ; il lui donna sa bénédiction et 200 francs, un trésor pour l'époque.

Ils furent les bienvenus dans cette maison de charité, où on ne mangeait guère à sa faim. La pauvreté de cette demeure tenait de l'héroïque. Tout faisait défaut. Des tables pour le travail, mais pas de sièges, ou bien une chaise pour trois, que l'on se passait chacune son jour. Tout le monde mangeait à la cuisine, le réfectoire n'existant pas encore. Menu : pommes de terre et salade, à midi ; soupe et pain à discrétion le soir ; le dimanche un tout petit morceau de viande. Parfois c'était le maïs qui manquait pour confectionner la *polenta*, un peu plus consistante tout de même que les patates ; ou même le bois pour les cuire. Mais l'assaisonnement de ces plats recherchés ne fit jamais défaut, une gaieté merveilleuse dont la sainte donnait le ton ; même aux pires jours, quand par exemple, une bonne partie du village inondait de sarcasmes la petite communauté naissante. Nul n'est prophète en son pays, a dit le Seigneur : ces jeunes apôtres s'en aperçurent vite. Les cancanes ne manquèrent pas d'aller leur train. Tout était occasion pour jeter la pierre à ces jeunes filles. Aujourd'hui c'était leur costume, par trop quelconque ; une autre fois, c'était leur parler, qui abandonnant, sur l'ordre de Don Bosco, le dialecte piémontais, adoptait l'italien et semblait ainsi vouloir copier les bourgeoises de Gênes ou de Turin ; ou bien c'était un costume raté, aux mesures mal prises, qui déchaînait les railleries des commères. Les villages ont peu de matière pour alimenter les conversations quotidiennes. Cette fondation, très tenue à l'œil, leur en fournit en abondance, comme elle souleva la fureur de la jeunesse masculine à laquelle, les soirs de fête, surtout en temps de carnaval, on soustrayait ses cavalières. Certaines nuits, ce furent des pluies de pierres et d'injures qui s'abattirent sur les murs de l'œuvre. La sainte gardait le sourire. « Les injures, ne cessait-elle de dire, ne font de tort qu'à ceux qui les lancent. »

Plus douloureuses que ces mesquines persécutions du dehors était la visite de la mort venant décimer la petite troupe. A sept reprises elle frappa à la porte. La Sainte n'eut comme lamentation que cette phrase, si pleine d'esprit surnaturel :

« Je vous avise, écrivait-elle à son directeur spirituel, que nous venons d'ouvrir une nouvelle maison au Paradis. Pour la peupler, le Maître ne consulte personne, ni la Supérieure, ni son Conseil, il prend quand il veut. Il nous en a déjà pris sept. »

La première de ces visites avait été pour le co-fondateur et le conseiller providentiel de cette communauté, Don Pestarino, qu'une attaque d'apoplexie avait abattu brutalement, à 57 ans, le 15 mai 1874.

*
* *

Ce précieux auxiliaire disparaissait juste au moment où la vie intérieure de la petite société aurait eu, plus que jamais, besoin d'un œil avisé pour déceler et séparer le bon grain de l'ivraie.

A la porte des communautés comme des monastères viennent frapper des « Vocations », que l'on peut répartir en quatre groupes. D'abord, celles que l'on appellerait éblouissantes, tellement, à mille signes, elles paraissent s'imposer à première vue. D'autres, la grande masse, sont solides, sérieuses, fondées sur des aptitudes, des goûts et des vertus naissantes incontestables. Une petite minorité apporte une âme qu'étudiera la maîtresse des novices, parce qu'il n'apparaît pas clairement que le ciel soit pour quelque chose dans leur désir de vie religieuse : l'épreuve décidera, et elle décide parfois positivement. Et, enfin, un quatrième groupe vient solliciter d'entrer en religion, qui, par aucun côté, n'y paraît destiné. Illusion de l'esprit, fausse dévotion, course à la chimère, illuminisme ? Allez-y voir. Parfois ces individualités jouent si bien leur jeu, qu'elles arrivent à tromper pendant un certain temps. Mais ça ne peut durer. Le vrai personnage finit par être percé. La sainte connut, de la part de ces esprits faux, de rudes déplaisirs.

Ne parlons pas de ces novices ou de ces postulantes qui, à peine débarquées, trouvaient tout mal dans la maison, et prétendaient déjà passer aux réformes ; ou de celles qui n'arrivaient à se plier à aucune discipline ; ou de ces étranges cerveaux qui se disaient inspirés de Dieu pour ceci ou cela,

par exemple fonder la *Congrégation du Précieux Sang* au sein de la petite communauté ou encore expliquer, par ordre de l'Enfant-Jésus, le Notre Père à leurs Sœurs, au cours de la récréation. En général, ces prétendues vocations ne faisaient pas long feu et partaient bien vite porter leur prurit de réformes à une autre société religieuse.

Mais à deux reprises cet illuminisme, doublé d'une très forte dose d'orgueil, faillit tourner au tragique. Tout au début de la fondation, une excellente dame de Turin, veuve d'un avocat, manifesta le désir d'aider de ses conseils et de son expérience la communauté naissante. Don Bosco ne s'y opposa pas du tout, bien loin de là ; mais les bonnes intentions ne suffisent pas toujours. A côté de ses vertus incontestables, cette digne chrétienne possédait aussi un goût très fort du commandement et une impétuosité de réformes pas ordinaire. Quantité de choses clochent au berceau des Congrégations ; avec le temps et la bonne volonté commune, tout se tasse, tout se met en place. Mais vouloir réformer tout, tout de suite et tout seul, c'est provoquer inmanquablement de sourdes protestations d'abord, et un désordre certain ensuite. Il en fut ainsi à Mor-nèse. Devant le ton autoritaire de la réformatrice, qui voyait du mal partout, à la lingerie comme à la cuisine, l'humilité de Mère Mazzarello s'effaça très vite, et un beau matin les leviers de commande furent tous aux mains de l'excellente veuve, dont une des premières décisions fut de se mettre à un régime très confortable de table. Mais, bientôt, son commandement et ses ordres incessants de réforme indisposèrent tout le monde, au point qu'elle dut quitter la partie, pour aller porter au saint la liste très longue des changements urgents à apporter au sein de cette petite famille religieuse. — Don Bosco comprit de quoi il retournait et, en remerciant la dame de son amour du « mieux », il la rendit à ses occupations quotidiennes à Turin.

En une autre occasion, l'affaire faillit tourner bien plus mal, car cette fois-ci il s'agissait d'une de ces bonnes filles, confites en dévotion, qui abusent aisément le voisinage par les dehors d'une certaine piété et des manières onctueuses. On la crut

une sainte et elle le laissa croire. Elle exagéra même les signes extérieurs de son esprit de pénitence, le jeûne surtout. Puis vinrent les prophéties, les extases et les apparitions du ciel : c'est en général de cette façon que se terminent certaines folies mystiques.

Heureusement, Mère Marie-Dominique était douée d'un remarquable bon sens, le même bon sens qui faisait dire à saint Jean Bosco, avisé que tel de ses novices tombait facilement en extase : « Renvoyez-le bien vite, il n'est pas fait pour nous. » Mère Marie Dominique, elle, se contenta de ne pas admettre la sainte à la prise d'habit. Devant ce refus très net, un autre personnage se manifesta, un spécimen d'exaltée dont l'hystérie en vint un jour à saisir un couteau pour s'en servir contre une compagne. Tout simplement. Non sans peine on l'éloigna ; l'épreuve prit fin, et la paix rentra dans la maison. Mais l'alerte avait été chaude.

Plus chaude encore, si l'on peut dire, fut celle que donnèrent, aux pauvres religieuses, les habitants mêmes du pays quand, sur l'ordre de l'évêque, les Sœurs durent occuper le bâtiment que Don Bosco avait fait construire à Mornèse pour un internat de garçons. D'insurmontables difficultés avaient surgi renvoyant l'ouverture de l'école, Dieu sait à quand. Alors, devant le développement de l'œuvre, l'insuffisance du local primitif et la disponibilité de ce bâtiment, les filles de Mère Marie-Dominique obtinrent ce transfert. On dut le faire presque en cachette. Mais dès que ces braves paysans s'en avisèrent, leur animosité prit des proportions folles, tellement ils attendaient une sérieuse plus-value économique de cet établissement. « Trahison, trahison ! crièrent, sous les fenêtres des religieuses, les villageois excités. Cette maison n'est pas pour les béguines. Que vont-elles y faire à longueur de jour ? Bavardages sur bavardages. Ce collège est pour nos garçons. Les garçons ou la bombe ! Faisons-les mourir de faim, ces nonnes, en ne leur portant plus jamais rien (1). »

(1) *Panegyrique de la Bienheureuse Mère Marie-Dominique*
(Père ZIGGIOTTI).

Pauvres gens ! Si on avait pris leur mécontentement à la lettre, dans quelle mélancolie ils seraient plongés à cette heure ! Ils auraient arrêté une Œuvre de Dieu, qui allait donner à leur pays l'une de plus touchantes fleurs de sainteté du Piémont. En ce jour, comme ils s'en repentiraient, même à leur point de vue économique !

*
* *

A ces souffrances de tous ordres, physique et moral, il faut joindre, dans la liste des maux qui accablèrent cette âme de pénitence, les souffrances du corps qui ne cessèrent jamais, pendant plus de vingt ans, de l'accabler, sans l'abattre. C'est étrange comme cette femme qui jadis sur les champs venait à bout de la tâche d'un homme, fut, tout le reste de sa vie, depuis sa typhoïde, une pauvre loque humaine. Comme on ne s'expliquait pas ce brusque changement, elle répondit un jour « Oh ! Pas si brusque que cela ! J'ai, toute jeune, fait des folies d'un certain genre : je les paye maintenant. »

— Et quelles folies, insistait-on ?

— Eh bien voilà, quand j'étais petite, il m'arrivait souvent de partir pour la messe quotidienne en hiver ; dans la neige, passe encore ; mais souvent trop tôt, parce que ma sœur et moi n'avions rien pour nous éveiller : alors, au lieu de nous en retourner à la maison à une demi-heure de marche, on s'agenouillait dans le froid et l'humidité et l'on priait jusqu'à l'ouverture de l'église. Quand on est jeune, on endure cela ; mais le fond de l'organisme est sourdement atteint sans qu'on n'y prenne garde, et un jour il faut solder l'addition. »

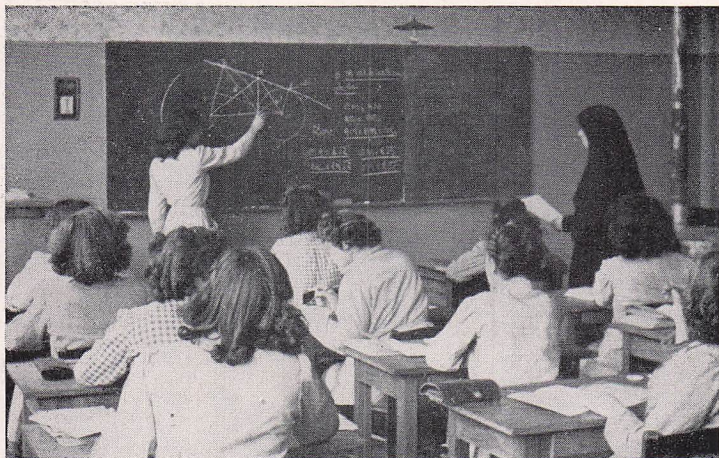
Ce jour arriva pour elle aux environs de 23 ans et jusqu'à 44 elle demeura plus que chétive. Et pourtant jamais elle ne s'arrêta, surtout à l'heure de la lessive, son occupation chérie. Quelques semaines avant sa mort, elle savonnait encore, frottait, brossait, essorait ; puis, son travail fini, elle reprenait sa brique chaude, et passait à une autre occupation. En Piémont, c'est en effet d'un usage courant de soigner ses bronches ou sa plèvre malade en s'appliquant un petit sac de sable brûlant ou



La cour et ses ébats,
point stratégique de l'éducation salésienne.



La classe élémentaire.
On ne saurait prendre l'enfant trop jeune.



Une classe de Première,
qui donnera de fameuses chrétiennes.



École Ménagère.
D'ici sortiront des éducatrices, des épouses et des mères complètes.

une brique chaude du côté atteint. Thérapeutique populaire pas si sotté que cela ! — Si elle ne guérissait pas, du moins elle soulageait, elle endormait pour un temps le mal.

*
* *

Celle qui guérissait, ou plutôt celle qui changeait en or pur le vil plomb de la souffrance, c'était l'autre, la thérapeutique divine ; la foi souriante et douce de cette prédestinée qui trouvait trop naturel qu'un membre vivant du Christ souffrît comme son Maître, que l'agonie du Christ se poursuivît par elle, que la Rédemption s'accomplît aussi par elle, et que la ressemblance avec le Sauveur arrivât jusqu'aux stigmates de la douleur crucifiante.

Le grand et bel arbre

On se rappelle la prédiction faite par Don Bosco sur l'accroissement rapide qu'attendait cette jeune Congrégation de femmes. Il faut croire que l'événement se réalisa, puisqu'à 80 ans de là, le Pape Pie XI soulignait le « rapide et merveilleux développement de cette florissante société religieuse. »

Les chiffres sont là, qui témoignent en faveur de l'affirmation du Pontife.

A la mort de la Sainte, en 1881, ces religieuses comptaient 26 Maisons, 139 professes et 50 novices.

A la mort de Don Bosco, en 1888, sept ans plus tard, 50 maisons, 390 professes et 99 novices.

A la mort de son premier successeur, Don Rua, en 1910, 290 maisons, 2.666 professes et 235 novices.

Et, en ces jours-ci, 13.100 religieuses, 1.200 maisons et 1.200 novices.

A elle seule, la France dénombre 50 de ces maisons avec 2 noviciats, et la Belgique 30, avec un noviciat aussi.

Cette grande armée religieuse campe en 58 pays du monde et se voit répartie en 52 provinces religieuses.

Elle aligne plus d'un millier de Sœurs missionnaires, éparses sur les cinq parties du monde, au cœur des tribus indiennes des deux Amériques comme au Congo Belge, aux Indes comme en Chine, au Japon comme en Australie. Partout elles travaillent la main dans la main avec les Pères Salésiens.

Déjà, lors de la Béatification de Mère Marie-Dominique, Pie XI notait qu'il y avait bien peu d'œuvres de jeunesse féminine auxquelles elles ne fussent appliquées : écoles mater-

nelles comme jardins d'enfants, écoles ménagères comme écoles professionnelles, cours secondaires comme écoles normales, foyers de protection pour jeunes filles comme cours du soir, colonies de vacances comme écoles d'agriculture, hôpitaux comme cliniques, orphelinats, comme internats, et, brochant sur le tout, des groupements d'Anciennes Élèves, extrêmement actifs, fédérés en une association puissante.

Du vivant de la Sainte et dès la cinquième année d'existence de cette société, partaient déjà pour les tribus indiennes de la Patagonie six de ses religieuses ; et les convois se succédèrent d'année en année, parfois même au rythme de deux par an. Elles étaient si nécessaires en pays païen ces apôtres ! Collaboratrices plutôt qu'auxiliaires ! Préparant par leur zèle intelligent et leur dévouement maternel une jeunesse catholique indigène, qui ferait souche de chrétienté et noyauterait lentement ces villages plongés dans l'erreur religieuse. Sans parler des six léproseries dont elles s'occupent, pour le ravitaillement en personnel desquelles il faut prendre rang, tellement sont nombreuses les volontaires, brûlant de se dévouer au service de ces déchets humains.

*
* *

En face de tels résultats, si rapides et si étendus, on peut se demander à quoi attribuer pareille fécondité ?

C'est alors qu'apparaît à nouveau la double figure du fondateur et de la fondatrice, l'un avec sa sagesse, l'autre avec sa docilité effacée, car saint Jean Bosco ne s'est pas seulement contenté de livrer à ses fils et à ses filles une formule de spiritualité, dont vivent ses deux armées, mais encore une méthode, toute à lui, d'éducation, qui, aux mains de ses religieux et religieuses, devait incontestablement leur assurer le succès, car, elle aussi, comme la théorie spirituelle, tendait au même but, la mort de l'égoïsme, l'abnégation, le don perpétuel de son âme. La première, il la résumait dans un mot de la Bible : *Da mihi animas coetera tolle*, Seigneur donnez-moi des âmes ; le

reste, je vous l'abandonne ; la seconde, dans ces trois mots de saint Paul : *Omni bus omnia factus*, se faire tout à tous, n'être plus soi, mais les autres ; et toutes deux dans ce programme d'apostolat offert au plus cher de ses disciples, le Bienheureux Dominique Savio, un jeune saint de quinze ans : *Se sauver en sauvant ses frères.*

C'est en se promenant sur les routes de son village natal, que le jeune Jean Bosco conçut l'espèce de révolution qu'en pédagogie il allait opérer. A cette époque-là, les prêtres étaient volontairement distants. Le petit bonhomme qui, en bon chrétien, saluait toujours son curé, n'en recevait jamais la moindre marque de bienveillance. Pas un mot, ni un geste de satisfaction. Alors, retourné vers sa mère, il se lamentait :

« Pourquoi monsieur le curé ne répond-il jamais à mon salut ? »

Et sa mère d'essayer de justifier le pasteur :

« Il ne t'a peut-être pas vu. Et puis, s'il devait saluer tout le monde. Et puis, il a tellement de soucis. Et enfin... ça ne te regarde pas. »

« Eh bien, moi, répondait le petit Jean, si un jour je deviens prêtre, ce sera tout le contraire. »

Ce sera tout le contraire. Tout le contraire, c'est-à-dire quoi ?

J'approcherai mes élèves. Je me mêlerai à eux. Je réintroduirai en éducation le climat de la famille, qu'elle n'aurait jamais dû perdre, de la vraie famille, c'est-à-dire apportant cette chance incomparable de l'intimité, de la vie dénudée et cœur à cœur, de la vie non pas seulement soudée du dehors, mais jointe du dedans. « Dépossédé de l'intimité, l'homme tremble de froid, écrivait Keyserling. » Et il ajoutait : « Partout où la famille perd de son importance, il se produit un dépérissement de l'âme. »

C'est pour créer cette intimité, assurant cet épanouissement de l'enfant, que je me trouverai sans cesse au milieu de mes élèves. A quel titre ? De surveillant ? De gendarme ? Mais non : de frère aîné ou de père, au choix, chargé d'éduquer lentement, par le don total de ma personne, leur liberté.

Ce que les autres demandaient à la punition — le bel ordre,

la discipline, la docilité — je l'obtiendrai, non à coup de sanctions, mais parce que je serai là, au milieu d'eux, jouant avec eux, priant avec eux, travaillant avec eux, me promenant avec eux.

Et je n'oublierai jamais qu'ils sont jeunes : je ne leur demanderai pas de prendre mon âme à moi, adulte ou vieillard, mais je prendrai la leur à eux, jeunes fous, et je les entretiendrai dans cette atmosphère de joie, de gaieté, de jeu dont ils raffolent. Le baromètre de mes maisons ne sera pas la chapelle, mais la cour de récréation. Si elle est bruyante, tapageuse, hurlante, si tous s'y agitent, en des jeux libres, s'ils en sortent essoufflés, las, rendus, je dirai : piété, travail, moralité sont assurés dans cette maison-là.

Puis, me souvenant d'une part, que la jeunesse ne dure qu'un moment, qu'elle est le plus beau temps de la vie, et d'autre part, que je dois faire de ces adolescents des forces d'initiative, d'entreprise, des volontaires, et jamais des aplatés, je n'étoufferai pas cette plante magnifique de la liberté, je la laisserai s'épanouir le plus haut possible ; je fermerai souvent les yeux sur de chétifs écarts, et j'éveillerai le plus possible leur sens des responsabilités, leur esprit de découvertes, leur goût de l'action, leur amour du risque.

Les obstacles, multiples, que je rencontrerai en eux et autour d'eux, je les boirai, parce que j'appuierai mon levier sur leur cœur : je les aimerai tellement, ils se sentiront si fort aimés, qu'ils se rendront. A l'affection je demanderai non pas d'entr'ouvrir, mais de me livrer la place. Et quand je serai dans la place, alors à mon tour, je la livrerai au Christ et à sa Mère, pour qu'à eux deux ils en fassent ce que je sais bien : un fils authentique du Père, un cadet ressemblant à son aîné, un enfant tout abandonné à sa Mère. A ce moment-là l'œuvre sera achevée, et je pourrai me retirer.

Mais ce qu'elle m'aura coûté ! C'est en effet une observation de l'un des biographes de saint Jean Bosco, le Marquis Crispolti, que cette méthode d'élever la jeunesse est la plus haute de toutes, car on ne sait qui elle perfectionne le plus, le maître ou le disciple. Ce n'est, en effet, que dans un renoncement de toutes

les minutes à lui-même, que l'éducateur mérite l'affection, l'audience et l'amendement de son disciple.

*
* *

La Sainte se conforma à la lettre à ce beau corps de doctrine éducatrice, et on vit se répéter à Mornèse ce que Don Bosco et ses fils, à Turin, faisaient ; en mieux même, car tout amour de femme, même le conjugal, demeure, par quelque côté, maternel. Un bref tableau, celui d'une cour de récréation à Mornèse, peut nous donner l'idée de l'esprit de famille, du « toute à toutes », qui animait les rapports de la bonne Mère avec son petit monde. « Elle donnait le ton et tout le monde suivait dans un amour et une confiance réciproques. Cet amour créait dans la maison une atmosphère familiale qui réchauffait tous les cœurs. Comme une grande sœur, la Supérieure descendait à ses enfants avec une tendresse communicative ; elle cherchait à les connaître et à les faire connaître. La pénétration augmentait le dévouement. Puissance séductrice du sourire ! A son apparition dans la cour, les enfants se jetaient sur elle avec des cris de joie. Elle intéressait ce petit monde par des jeux, des devinettes, des questions curieuses sur la santé, les études, le travail, la famille, le village ; elle racontait une histoire, un souvenir de voyage, distribuant un bonbon, une médaille ; puis renvoyait en récréation la joyeuse bande. Parfois elle se mêlait à leurs jeux, quand sa santé le lui permettait, et, en fin de partie, elle se laissait porter en triomphe, sur un palanquin improvisé, par ses grandes filles. Folle avec ces jeunes folles ! Toute à toutes ! Par amour pour elles ! Moyen de conquête faisant partie du système (1). »

Qui l'a bien saisi, ce système, convient de la justesse de cette observation d'un écrivain salésien : « Il y a deux points stratégiques dans ces maisons d'éducation, la cour et le confessionnal. » La cour, où tous les cœurs s'épanouissent et se compénètrent ;

(1) *Vie de Sainte Marie-Dominique Mazzarello*, par le R. P. FAURE, Salésien, chez Vitte, 3, place Bellecour, Lyon.

et le confessionnal, où, avec la grâce de Dieu retrouvée ou renforcée, toutes les possibilités d'ascension sont ouvertes. Et la première mène au second. Car ce cœur à cœur fraternel de la récréation communique à l'éducateur une emprise, dont il va bientôt se servir pour conduire l'âme aux sources de vie.

Souvent ce fut le cas de Mère Mazzarello : un exemple entre cent.

Une jeune fille de Turin avait été confiée, en désespoir de cause, à la bonne Mère, qui tenta, mais en vain, de retourner cette enfant, non seulement dévoyée, mais révoltée. Chez elle impiété, indiscipline et morale équivoque s'alliaient en des proportions très élevées. Les surveillantes, à la fin, demandaient son exclusion. Mais la Mère, qui avait deviné l'étoffe, s'y refusait toujours. Une fois cependant elle fut sur le point de céder, à la découverte d'une correspondance clandestine, écrite au jus de citron et révélant une idylle moins qu'innocente, avec projet de fuite à la clef, sinon d'enlèvement. Par bonheur, la Mère patienta encore, dans l'espoir qu'un jour elle entrebâillerait la porte de cette âme. Et il en fut ainsi. Une heure sonna, où, vaincue par les prières et les tendresses de la Mère, par sa sainte obstination surtout, la place capitula. Il avait fallu trois mois pour qu'elle se rendît. A Noël l'enfant prodigue rentra à la maison du Père, et le retournement fut tel, que, d'un geste aussi rapide que décidé, elle s'en alla quérir, dans le secret de ses valises, tous les souvenirs de sa vie peu édifiante pour que Mère Marie-Dominique les détruisît sur l'heure. La bonté, la patience, la lente pénétration d'un cœur avaient gagné une partie que la rigueur, les sanctions, l'autorité dure auraient certainement perdue.

Que de fois les religieuses de saint Jean Bosco s'entendent dire : « Mais vous autres, vous n'êtes pas comme les autres, qui sait pourquoi ? »

Parce que jamais elles ne font sentir durement leur autorité, parce que, simples et bonnes, elles demeurent toujours à l'affût de la moindre occasion qui pourra les rapprocher des cœurs dont elles désirent la conquête. Héritage de Mère Marie-Dominique !

Un jour, un prélat célèbre, tout ruisselant de violet, prêchait une retraite de fin d'année à la petite communauté naissante de Mornèse. Et son regard, habitué à tous les intérieurs bien réglés et bien reluisants, demeurait choqué de l'inconfort, du désordre, du laisser-aller de cette maison. Pour un peu il eût déclaré l'œuvre non viable, enfant prématuré incapable d'atteindre vivant son neuvième mois. Et il le disait très haut.

Il repassa trois ans après et tomba des nues : la maison était propre, ordonnée, organisée ; le silence et le recueillement y régnaient ; la discipline religieuse commandait ; la famille avait grandi, et avec le nombre la ferveur de la piété et la pratique des vertus s'épanouissaient. C'était à n'y plus rien comprendre.

Il en est toujours ainsi avec les maisons de Don Bosco. A leur début, elles sont pitoyables ; on se demande comment elles pourront marcher avec de si pauvres moyens, en personnel, en ressources, en sympathies. Passez dix ans après, et vous vous demanderez quel bâton magique de fée à transformé la chaumière, non pas en palais, mais en la plus honorable des demeures, où la vie bourdonne, et où monte en fleurs et en fruits une tapageuse jeunesse. La fée, c'est la Vierge Auxiliatrice, que Don Bosco, ses fils et ses filles ont toujours su ranger de leur bord, par leur culte éperdument confiant. Elle porte comme attribut un sceptre, le fameux bâton qui opère ces merveilles.

En 1872, c'était un pauvre petit plant que les deux fondateurs confièrent à la terre. Et maintenant, regardez : c'est un arbre magnifique, dont l'ombre et la frondaison épaisse abritent tout un peuple ailé, qui piaille et chante, soustrait aux réts des oiseleurs.

Et quatre-vingts ans ont suffi !



La T.R. Mère Linda ↓,
Supérieure Générale,
part en avion pour vi-
siter les Missions loin-
taines de sa Congrégation.



Toutes les couleurs de la peau sont évangélisées
par les Filles de Marie-Auxiliatrice : ici, c'est la Noire.



Là, c'est la Jaune.



Et en Amérique du Sud, au pays des Indiens :
C'est la Rouge.

La bonne conclusion

Aux dernières années de sa vie, Don Bosco ne cessait de dire : « Et maintenant, il s'agit de tirer une bonne conclusion. » Le mot est lourd de sens. Achever sa vie dans l'unité ; finir dans la note où l'on a vécu ; résumer en peu de jours, d'heures, toute une existence, faire une bonne conclusion signifie tout cela. Sainte Marie-Dominique, elle, ne prononça pas le mot, mais ce fut tout comme. L'arbre, selon le mot de l'Évangile, tomba du côté où il n'avait cessé de pencher, du côté de l'amour du prochain.

Ses dernières années furent chargées de nouveaux mérites, de nouvelles épreuves, de nombreuses fondations, entre autres celle de Nice-en-Montferrat, où en 1878, devant l'extension de sa Société elle dut transporter dans un immense couvent, jadis volé aux Capucins, Notre-Dame des Grâces, toutes les activités de Mornèse. C'est là d'ailleurs qu'elle mourra, et là qu'elle dormira, pendant cinquante-sept ans, son dernier sommeil. En 1880, au Chapitre Général, elle a été réélue à l'unanimité des voix, moins la sienne. Son humilité s'en est plaint à Don Bosco, alléguant, entre autres motifs de refus, sa surdité croissante. « Tant mieux, tant mieux ! lui répondit le Saint ; comme cela vous n'entendrez pas les paroles inutiles. »

Et la Mère reprit allègrement sa croix.

Pas pour longtemps, il est vrai. La fin de sa journée épuisante approchait. Malgré son âge, jeune encore, 44 ans, ses forces déclinaient avec rapidité : toutes ses filles s'en aperçoivent. Elle la première : « Je ne finirai pas l'année », ne cesse-t-elle de répéter au début de 1881.

En janvier, elle tient pourtant, malgré son épuisement, à accompagner de Gênes à Marseille, par mer, sa troisième expédition de Sœurs Missionnaires en partance pour les tribus indiennes de la Terre de Feu, en Patagonie. Jusqu'à Marseille elle traîne une vilaine fièvre, et, l'adieu donné sur le pont à ses filles, elle vient échouer pitoyablement sur la Côte-d'Azur, à Saint-Cyr-sur-Mer, sa dernière fondation, où le médecin diagnostiqua une pleurésie violente. Les 26 Maisons de la jeune congrégation furent alertées et leur prière conjura le péril. Pour se rétablir à ce tiède soleil méditerranéen, la Mère demeura quarante jours sous ce toit, qui peut se flatter d'avoir été, après Mornèse et Nice-en-Montferrat, la maison qui l'a possédée le plus longtemps. Une notable amélioration lui permit, après ces semaines de lit fiévreux, de regagner Notre-Dame des Grâces, avec étape à Nice, où Don Bosco se trouvait de passage.

« Père, est-ce que je guérirai ? » lui demanda-t-elle.

Le Saint répondit par un apologue.

« Un jour la mort vint sonner à la porte d'un monastère, et elle dit à la Sœur concierge : « Suivez-moi. » Celle-ci s'excusa : elle n'avait personne sous la main pour la remplacer. Entrée dans le couvent, la Mort se promena sous les cloîtres : aux Sœurs, aux Novices, aux élèves, elle répétait son invite. Mêmes réponses. Elle alla jusqu'aux cuisines : tout le monde refusa. Elle vint enfin frapper à la porte de la Supérieure, qui, à son tour, s'excusa avec les meilleures des raisons. Mais cette fois la Mort fut sans pitié et dit : « Une Supérieure doit montrer le chemin à toutes ses filles, même quand il s'agit du voyage de l'éternité. » La Supérieure baissa la tête et suivit la Mort. »

La leçon était claire ; la Sainte la comprit, et dès ce soir-là se prépara au grand départ.

Elle était chez elle le 28 mars, il ne lui restait plus que quarante-six jours à vivre.

A son retour, ses religieuses et ses filles lui firent grande fête ; mais à la regarder fixement, toutes furent prises de crainte. Qu'elle était pâle ! Amaigrie ! Que son souffle était court ! Son regard fiévreux ! Pourtant dès le lendemain, on la voyait, comme jadis « le première à la chapelle, à genoux pendant tout

l'office, sans s'appuyer sur le prie-Dieu, comme Don Bosco, baignée d'une sérénité angélique. »

Et le soir, la première à sa chère lessive, promenant, d'un local à un autre, sa petite brique chaude.

Tout de même, le 15 avril, elle dut s'avouer vaincue. Elle était à bout de forces. Les jambes ne la soutenaient plus. Il fallut prendre le lit. Elle ne devait plus le quitter. La pleurésie était de retour, qui allait avoir, en un petit mois, raison de son corps épuisé.

*
* *

Et l'heure de la souffrance longue et lassante commença. Jours et nuits la fièvre la rongera, l'amaigrira encore plus, la privera de repos, multipliera ses plaies ; et jamais une plainte, et toujours le pâle sourire des corps lassés, et toujours le merci le plus reconnaissant pour le plus petit service. La maladie, surtout la dernière, l'inexorable, est vraiment la pierre de touche d'une vie.

Le soir du 27 avril, il y eut une alerte, très vive. On crut qu'elle ne passerait pas la nuit ; et puis tout se termina encore en cantiques murmurés par cette moribonde à la Madone.

On prit tout de même des précautions et les deux communautés, les religieuses et les élèves, défilèrent auprès de son lit pour une dernière entrevue. Les sacrements des mourants lui avaient déjà été administrés, sur sa demande même, dans une atmosphère de ferveur religieuse rare.

Le soir où toutes les Mères du grand chapitre étaient réunies au pied de son lit, elle en profita pour leur exprimer ses dernières volontés. Comme elles sont marquées au coin de l'expérience, de la connaissance de l'âme de ses filles et des petits défauts des couvents de femmes !

« J'ai trois conseils à vous donner, conseils de votre Mère : ne les oubliez pas.

« Je vous recommande d'abord la charité, aimez-vous, soutenez-vous les unes les autres

« Veillez ensuite à l'unité de la maison par l'obéissance.

Soyez soumises à la Supérieure en charge. Pas trop de conférences particulières ; elles amènent la division.

« Et voici mon troisième conseil : ne nous fabriquons pas un autre monde en communauté. Petites jalousies et désobéissances, pensées orgueilleuses et attaches du cœur ; rien de grave en tout cela, mais c'est un obstacle à la perfection. »

A quelques jours de là, le Père Cagliéro, aumônier de la Maison, retour de Rome, lui apporta la bénédiction de Don Bosco retenu, hélas, dans la Ville éternelle. Il était écrit, dans les insondables desseins de Dieu, qu'ils ne se reverraient plus ici-bas. La brève rencontre de Nice avait été la dernière.

Peu de jours avant d'entrer dans la phase des luttes suprêmes, le fond de l'âme de la Mère se trahit. Un soir, subitement, se croyant seule dans sa chambrette, elle exhala, pendant dix minutes, à voix haute, une main sur son cœur, l'autre tenant son crucifix élevé devant ses yeux, toute la tendresse de son âme pour son époux, le Christ. Monologue aussi enflammé qu'inattendu, qui plongea dans l'admiration les Sœurs cachées dans un coin de la pauvre cellule !

L'humble local fut aussi témoin d'une autre scène, inoubliable. La Sœur portière venait d'entrer avec un flacon de remède, et elle demeurait là, à contempler sa Mère souffrante, sans prendre garde aux signes d'une des Mères Assistantes, qui la congédiait du regard et de la main, pour ne pas trop fatiguer la pauvre malade. Mais la sainte, qui avait remarqué la scène muette, y mit fin de façon inattendue.

« Oh ! Sœur Marie, vous êtes là ? et comment allez-vous ? Voilà deux jours que nous ne nous sommes vues.

— Ce serait à moi, Mère, à vous poser cette question, car je vous sens bien souffrante...

Et la pauvre religieuse éclata en sanglots

« Voyons, voyons, ne pleurez pas, Sœur Marie. Je vais comme il plaît à Dieu. Et puis je pars chez le Bon Dieu. Mais vous, je gagerais que vous ne pensez pas à vous soigner. »

Pendant ce bref dialogue, la Mère Assistante continuait ses signes désespérés, que coupa la bonne Mère par ces mots :

« Voyons Mère Émilie, vous, vous êtes toute la journée

près de moi, Sœur Marie est à sa conciergerie et ne me voit qu'à la dérobée : laissez-la donc. »

Et la Mère et l'humble fille poursuivirent leur dialogue. Puis, lui faisant signe d'approcher : « Nous allons chanter ensemble un cantique à la Sainte Vierge. »

Et le duo commença.

Quel spectacle ! Elle touchait aux portes de la mort, la sainte âme, et elle trouvait encore la force d'oublier le mal qui la torturait pour ne penser qu'à la pauvre petite Sœur, et lui laisser, avec une dernière marque d'intérêt pour sa santé, cette joie, ce souvenir, d'avoir murmuré ensemble une strophe suprême d'amour à la Madone !

*
* *

Cette scène se déroulait au crépuscule du 13 mai.

Le lendemain matin, vers les deux heures, la malade s'éveilla agitée. Quelques Sœurs la veillaient, égrenant silencieusement le Rosaire. Elle les découvrit au pied de son lit. Alors, de nouveau, comme avec la Sœur portière, elle les invita à chanter un cantique à la Vierge. On l'en dissuadait, mais elle tint ferme et, d'une voix étonnamment forte, à réveiller les religieuses dormant dans les cellules voisines, elle entonna elle-même un vieux cantique, très populaire en Piémont.

Puis elle s'affaissa, pour se réveiller peu d'instant après. Il pouvait être trois heures. Dehors, la nuit de mai était très douce ; son souffle tiède entrainait par la fenêtre entr'ouverte ; sur un arbre voisin un rossignol lançait ses premières roulades. Mais sur le visage de la Mère — contraste effrayant — ses Sœurs penchées lisaient une angoisse atroce. L'ennemi des âmes, que, pendant un quart de siècle, elle avait combattu au fond des cœurs de toute une jeunesse, qu'il voulait ravir au Christ, se présentait à elle, pour l'assaut final, avec son arme habituelle : le désespoir, la terreur de manquer son salut. Représailles infernales ! Purification suprême ! Épreuve dernière couronnant vingt-cinq ans de souffrances ! Les plus terribles de toutes ! Mais, de par le monde, que d'âmes priaient

pour la soutenir dans cette lutte suprême ! A Rome, Don Bosco s'éveillait et pensait à elle et priait pour elle ! Et tout près de son chevet, ses filles suppliaient la Vierge d'intervenir. Elle intervint sûrement, la Vierge Auxiliatrice, que l'on invoque particulièrement pour cette heure, pour assurer la victoire, en ces instants, contre l'esprit mauvais — *victoriam de hoste maligno* — comme dit l'Église, puisque déjà, les paroles entrecoupées de la mourante respiraient le triomphe.

« menteur ! menteur ! Tu es un menteur, jetait-elle au démon ! »

Puis, se repliant sur elle-même : « Courage, Courage, Sœur Marie-Dominique ! N'es-tu pas l'enfant de la Vierge ? Rappelle-toi... à treize ans aux pieds de son autel... ta consécration... Pourquoi craindre ? Pourquoi trembler ? »

Et de nouveau, elle reprit sa strophe préférée.

La crise était finie.

Puis ce fut le calme ; elle sembla s'assoupir. Doucement l'infirmière lui prit le pouls : il battait à cent quarante. La fin accourait.

Lentement le jour se levait.. L'aumônier, le Père Cagliéro, appelé, vient d'entrer pour les suprêmes prières.

« Père, adieu !... qu'on m'enlève un oreiller... Et puis, arrangez-moi... ! »

Elle veut être prête, quand sonnera la minute solennelle... complètement prête... pour l'arrivée de l'Époux... corps et âme.

Elle ferme les yeux, après un dernier regard de tendresse jeté sur l'humble chromo de Notre-Dame Auxiliatrice suspendu face à elle.

La Vierge Auxiliatrice ! Elle, toujours Elle ! Comme cette Madone préférée a mené sa vie ! Toute petite fille, elle a rencontré son visage, pour la première fois, dans cette humble chapelle qu'on lui avait dédiée à l'époque du choléra, à deux pas de la ferme paternelle... Plus tard, quand elle fonda son misérable ouvroir, elle était encore là, à l'ombre du clocher de l'église, dans ce minuscule oratoire, dont son image tapissait le fond... Et tout à l'heure, ce sera sous la caresse de son regard

qu'elle s'endormira à la vie.. Et la minute d'après, enfin, elle la verra... La fille de Marie Auxiliatrice tombera aux bras de sa Mère...

Sur cet élan du cœur, elle rouvre les yeux qui commencent déjà à se voiler .. Près d'elle un murmure de prière la berce toujours... Elle perçoit encore l'une d'elles, qu'elle a répétée chaque soir avant de s'endormir : *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon âme et ma vie...* Elle essaie de s'unir ; mais, brusquement, le cœur défaille ; elle ne peut que murmurer, et dans un souffle, les trois noms sacrés : *Jésus, Marie, Joseph*, et ses lèvres s'immobilisent.

De l'autre côté de la vie, le Christ et sa Mère ont déjà reçu son âme.

C'était un samedi, le samedi 14 mai 1881.

L'Angélus sonnait au clocher de l'église paroissiale.

Cette vie n'avait duré que quarante-quatre ans et cinq jours.

Mais une autre commençait.

Cette autre vie, c'était celle de la gloire. Elle a commencé le jour même de la mort de la Sainte. On n'a pas prié pour elle, on l'a priée.

Au cimetière de Nice-en-Montferrat, sur sa tombe, les fleurs ne cessèrent de tomber avec les prières, et les grâces de fleurir.

Il fallut élever un mausolée au-dessus de ses restes.

Il fallut, transportée à la Maison-Mère, lui creuser un *loculus* digne de la ferveur des foules, qui accouraient solliciter la puissance de son intercession.

Et un jour, devant l'abondance de grâces obtenues à sa prière, il fallut que l'Église se décidât et ouvrît les procès de sa Cause.

Le ciel d'ailleurs faisait plus que l'y inviter, en multipliant les miracles autour de sa pauvre dépouille.

Étape par étape, l'humble servante de Dieu se vit décerner le titre de Vénérable, puis de Bienheureuse.

Ce jour-là, elle rentra, escortée par quelle multitude joyeuse dans la Basilique de la Vierge Auxiliatrice, dont elle avait été la fille fidèle, pour y attendre, dans la vénération de toute une jeunesse, l'heure de la Grande Glorification.

Elle sonna le 24 juin 1951.

Ce matin-là, vers 10 h. ½, le Souverain Pontife, Pie XII, supplié à trois reprises par le Cardinal Préfet de la Congrégation des Rites, d'élever la Servante de Dieu au rang des Saints, se leva, mitre en tête, et, solennellement, infailliblement, déclara inscrite au catalogue des saints la Bienheureuse *Marie-Dominique Mazzarello*.

A ce moment, sous les voûtes de l'immense Basilique, éclata un *Te Deum* de triomphe, que chantaient plus de 50.000 voix, tandis qu'au balcon de Saint-Pierre se déployait l'image de la Sainte, qu'aux clochers des quatre cents églises de Rome les carillons s'ébranlaient et que, dehors, sur l'immense place, la foule acclamait, dans une émotion indicible, la Sainte effacée, témoignage vivant et modèle de ces deux vertus qui attireront toujours les préférences divines, l'*humilité* et la *simplicité*. « Si vous ne devenez comme des petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieus, » a dit Jésus. Mais quelle gloire Dieu ne réserve-t-il pas à ceux et à celles qui, comme Sainte Marie-Dominique, l'ont toujours été, des petits enfants, de tout petits enfants !

CHRONOLOGIE

SAINTE MARIE-DOMINIQUE MAZZARELLO

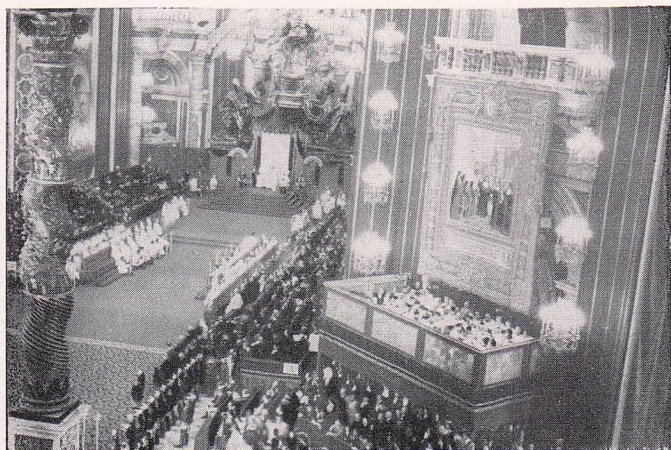
Naissance :	9 Mai	1837
Baptême :	9 Mai	1837
Communion :	Mai	1847
Confirmation :	30 Sept.	1849
Prise d'habit :	5 Août	1872
et Profession :	5 Août	1872
Mort :	14 Mai	1881.

MARCHE DE LA CAUSE

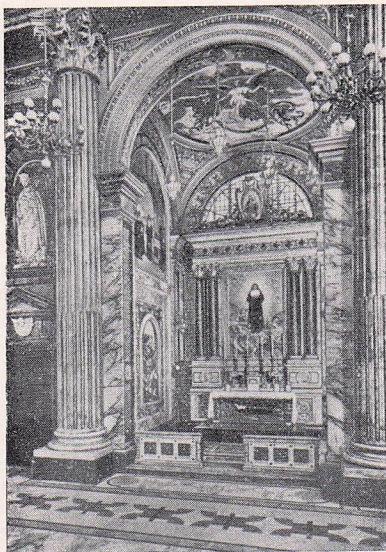
- 23- 6-1911 Ouverture du Procès Diocésain d'Information à Acqui.
- 23- 9-1913 Transfert de la dépouille mortelle de Mère Marie-Dominique du Cimetière de Nice-Montferrat à la Chapelle de la Maison-Mère.
- 19- 5-1925 Introduction de la Cause à Rome.
- 9-12-1926 Ouverture du Procès Apostolique.
- 29- 9-1929 Reconnaissance canonique des restes mortels de Mère Marie-Dominique.
- 3- 5-1936 Proclamation du Décret sur l'héroïcité des vertus de Mère Marie-Dominique proclamée *Vénérable*.
- 9- 2-1938 Transfert des restes glorieux de la Vénérable Mère Marie-Dominique de Nizza à la Basilique de Turin.
- 20-11-1938 *Béatification* de la Vénérable Mère.
- 2- 7-1941 Décret de Reprise de la Cause pour la Canonisation.
- 14- 3-1950 Congrégation Préparatoire sur les deux miracles proposés pour la Canonisation.
- 13- 3-1951 Congrégation Générale, en présence de S. S. Pie XII.
- 27- 3-1951 Lecture du Décret d'approbation des deux Miracles.
- 3- 4-1951 Congrégation Générale de *Tuto* déclarant que l'on peut procéder avec sûreté à la Canonisation de la Bienheureuse.
- 24- 6-1951 *Canonisation* de la Bienheureuse Mère Marie-Dominique.



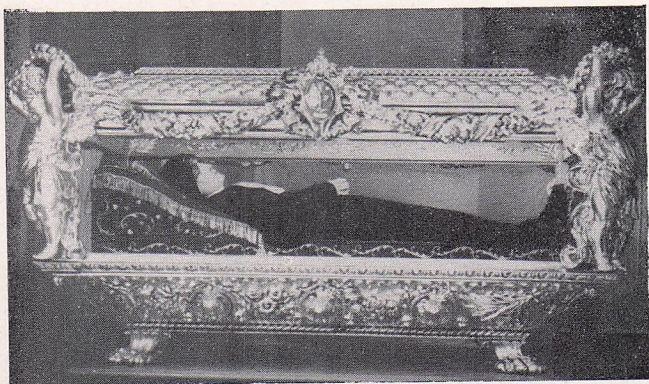
A la Basilique Saint-Pierre, au moment où,
dans le cortège pontifical, défile la bannière de la Sainte.



Pendant la lecture du Décret de Canonisation
le 24 juin 1951.



Chapelle de la Sainte
dans la Basilique
de Notre - Dame
Auxiliatrice à
Turin.



La châsse renfermant, sous l'autel de la Sainte,
ses restes sacrés.

TABLE DES MATIÈRES

Rencontre providentielle	5
La Coupure	10
Huit ans après	13
Le Secret	17
L'artiste incomparable	23
Le grand et bel arbre	30
La bonne conclusion	37
... Et exaltavit humiles	44
Chronologie	46

Imprimerie EMMANUEL VITTE
177, Avenue Félix-Faure, LYON
43.379

Dépôt légal imprimeur n° 601.
Dépôt légal éditeur n° 280.

Les personnes que la lecture de cette brochure inciterait à connaître mieux la Sainte, ses œuvres et son esprit d'éducation, pourraient se procurer la vie, plus détaillée, qu'en a écrit le R. P. FAURE, sous ce titre :

Sainte Marie-Dominique
Première Salésienne de Don Bosco

300 francs. (ÉDITIONS E. VITTE.)

ou s'adresser à l'une des Révérendes Mères Provinciales suivantes :

PARIS, 60, rue de Charonne (XI^e). — C. C. P.
Paris 2033.58.

LYON, 12, montée Saint-Laurent (V^e). —
C. C. P. Lyon, 1855.11.

MARSEILLE, Sainte-Marguerite, villa Pastré.
— C. C. P. Marseille 661.82.

GRAND-BIGARD (Brabant), 219, rue de
Bruxelles.

On peut demander aux mêmes adresses la brochure illustrée avec texte du P. H. FAURE :

Les Sœurs Salésiennes

100 francs.

Vie illustrée de Mère Marie-Dominique

50 francs.
